

XYZ. La revue de la nouvelle



Votre fils qui...

Jean-Paul Beaumier

Cartes postales

Numéro 72, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3788ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (2002). Votre fils qui.... *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 8–12.

Votre fils qui...

Jean-Paul Beaumier

Il a toujours tenu promesse. La première fois, il s'en souvient comme si c'était hier, il partait apprendre l'anglais à Toronto. Il se revoit sur le quai de la gare du Palais, entouré de ses camarades de classe. Quelque chose de solennel, et en même temps de familier, flottait dans l'air. L'humidité des lieux et la fumée des locomotives y étaient sans doute pour quelque chose. Il a appris très tôt à associer les départs à cette atmosphère intemporelle qui imprègne les quais de gare et les longs corridors des aérogares, et qui lui procure chaque fois une impression de bien-être, comme s'il se trouvait soudainement libéré de toute contrainte.

En retrait, son père épiait discrètement les autres parents, sans vraiment s'attarder à leur présence ni vraiment prêter attention à leur conversation, son regard se portant plutôt sur sa montre, puis sur son fils qui faisait tout pour éviter de regarder dans sa direction. Il lui a toujours semblé qu'il y avait un malaise entre eux, une gêne qu'il n'est jamais arrivé à s'expliquer. Déjà enfant, les rares fois où son père lui souriait, il avait le sentiment qu'une ombre l'enveloppait avant de se détacher de lui. Il avait fini par comprendre qu'il n'était pas le fils que son père avait espéré, si jamais son père avait espéré quelque chose dans sa vie tant la déception semblait avoir été la seule constante dans ses contacts avec autrui, sa famille y compris.

C'est sans doute l'image qu'il gardera de son père. Mais comme chaque fois que l'atmosphère s'alourdissait, sa mère avait aussitôt dissipé le malaise pour lui faire promettre de leur écrire dès son arrivée. Quelques mots au dos d'une carte postale suffiraient à lui faire plaisir, à la rassurer. Elle n'avait pas eu à insister, c'est promis, maman, je t'écris dès mon arrivée, lui ignorant alors l'étendue et la portée d'une promesse échappée sur un quai de gare pour se soustraire à l'étreinte d'une mère et au regard absent d'un père qui se retournera avant même que le train s'ébranle.

Cette image ne le quittera plus. Bien sûr, il l'ignorait encore. Il savait seulement qu'il tiendrait sa promesse.

Depuis, chaque fois qu'il part en voyage, que ce soit pour le travail ou en vacances, il leur écrit un mot. La carte leur est adressée, mais c'est davantage à sa mère qu'il écrit. En deux ou trois phrases, le plus souvent les mêmes, précédées d'une date dans le coin supérieur gauche lorsque la description du lieu apparaissant au dos de la carte le permet, il parvient ainsi à échapper à toute forme de culpabilité à leur endroit. Vol sans anicroche. Température fraîche, mais idéal pour travailler. Tout se déroule comme prévu. Reprends l'avion mardi prochain. Je pense à vous. Vous embrasse. Et il signe invariablement de ses initiales, le seul avantage qu'il ait jamais trouvé à avoir un prénom composé. Jamais il ne lui est venu à l'idée de terminer par une formule affective qui aurait commencé par « votre fils qui ». Voilà le genre de limite qu'il n'a jamais pu dépasser.

Il sait qu'elle est la seule à lire les cartes qu'il leur envoie. Son père se contente d'apprécier l'art philatélique de chacun des pays où il a été amené à se rendre, de retenir dans le désordre le nom des villes qui y apparaissent sous leur meilleur jour, Paris, Londres, Stockholm, Barcelone, Milan, Berlin, Buenos Aires, Pékin, Caracas, Tokyo. Il enregistre la provenance, comme il regarde le temps qu'il fait dehors, avant de reprendre la lecture de son journal ou l'écoute du bulletin de nouvelles à la radio. Ça ne lui sert à rien de les lire puisqu'elle les lui relit invariablement à voix haute au moins dix fois dans la journée, et parfois le lendemain. La température n'est pas plus clémente là-bas qu'ici, lui dira-t-elle en réponse aux questions qu'il ne lui pose jamais.

Le plus souvent, il s'efforce de leur écrire dès son arrivée afin que la carte leur parvienne avant son retour. Mais depuis que sa mère a été placée dans une maison de retraite, il n'éprouve plus la même hâte, le temps ne représentant plus pour elle qu'une ligne brisée ponctuée par ses incessants allers et retours aux quatre coins de la planète. Peut-être en est-il ainsi pour lui, mais il ne se l'est jamais demandé. Pour cela, il faudrait d'abord qu'il s'arrête. Il lui écrit maintenant directement à cet endroit, adressant

chacune des cartes à son nom de jeune fille depuis qu'elle ne se reconnaît plus dans l'autre nom, celui sous lequel elle est enregistrée. Dans son esprit, sans doute, M^{me} Lalonde est déjà morte, pour autant que la mort puisse encore signifier quelque chose pour elle.

La dernière fois qu'il lui a rendu visite, elle était assise près de la fenêtre avec, sur ses genoux, l'un des cartons dans lesquels elle conservait ses cartes. Depuis longtemps, il ne fait plus le compte de ses voyages, mais il a été pour le moins étonné de voir les trois cartons de chaussures dans lesquels sa mère accumule depuis des années les cartes qu'il leur envoie. Aucune ne manque, la toute première expédiée de Niagara Falls s'y retrouvant avec toutes les autres. Elle ne cessait de les classer, tantôt par ordre chronologique, tantôt par pays, et chaque fois que l'infirmière lui apportait son petit-déjeuner elle lui demandait si son fils lui avait écrit. Ce jour-là, il s'en souvient, sa mère lui avait tendu la carte qu'il leur avait envoyée de Barcelone, une vue de la terrasse du parc Guël surplombant la ville. Il n'avait pu s'empêcher de la retourner pour lire ce qu'il avait écrit au verso : *Bonjour à vous deux, j'espère que vous allez bien. Ici, le temps est magnifique, les gens sont courtois et le vin est fort agréable. Je vous embrasse.* Puis, elle lui en avait tendu une autre qu'il avait postée de Dublin, puis encore une autre de Washington, d'Athènes, de Sarajevo. De lire ainsi le même message en rafale lui avait fait une curieuse impression. En prenant congé de sa mère, il s'était demandé si elle avait véritablement le fils qu'elle s'imaginait.

C'est son père qui lui a appris la mort de sa mère alors qu'il était à Santiago. Il n'a jamais pensé lui demander comment il avait fait pour le joindre. Il l'écoutait lui raconter ce qui était arrivé et il se revoyait sur le quai de la gare du Palais à Québec, entouré de ses camarades qui cherchaient comme lui à se soustraire à cette attente, comme il cherchait en ce moment à se soustraire au silence de son père. Il se dit que plus jamais il n'écrirait de carte. Plus jamais il n'aurait à s'inquiéter de trouver des timbres, une boîte dans laquelle la déposer. Plus jamais il n'aurait à se demander qui, de la carte ou de lui, arriverait le premier. Celle

mise à la poste la veille au soir ne parviendrait jamais à sa mère. En pensant aux cartons dans lesquels elle les rangeait, il se dit qu'un ordre venait d'être irrémédiablement brisé. La phrase tant de fois écrite, « J'espère que vous allez bien », prenait soudain une dimension jusque-là insoupçonnée : qui lirait cette carte ? À cet instant, il aurait donné n'importe quoi pour pouvoir la rattraper, biffer les mots qu'il avait distraitemment tracés au bar de l'hôtel avant de la confier au garçon de la réception dont il ne s'était jamais même demandé s'il pouvait lire le français.

Le jour de l'enterrement, il a revu des gens dont le souvenir s'était perdu dans sa mémoire. Une femme, dont il n'aurait même pas su dire s'il s'agissait d'une parente ou d'une amie, est venue le saluer. Elle a compris aussitôt qu'il ne la reconnaissait pas. Elle se prénomait Pauline, mais même le prénom ne lui rappelait rien. Il avait beau s'efforcer de fouiller sa mémoire, aucune Pauline ne parvenait à s'imposer. Elle lui a pris les mains et, le tutoyant comme s'ils étaient des proches, elle lui a dit : « J'imagine à quel point cela a dû être difficile d'apprendre une telle nouvelle à l'étranger. » Il y a eu un court silence au cours duquel il a craint ce qui allait suivre : « Si tu savais à quel point les cartes que tu lui envoyais lui faisaient plaisir, elle ne cessait de me les montrer et de me les relire chaque fois que je lui rendais visite. » Et, les yeux pleins d'eau, elle l'a embrassé.

Presque tous les gens sont venus le saluer avant de partir, lui rappelant chaque fois à quel point sa mère était heureuse d'avoir de ses nouvelles chaque fois qu'il partait. Et tous lui serraient chaleureusement la main en lui souhaitant bon courage. De retour à la maison, il s'est demandé ce qu'il était advenu des cartons à chaussures dans lesquels sa mère gardait ses cartes. Sans doute son père les avait-t-il remisés avec les autres affaires personnelles de sa mère, confirmant ainsi son sentiment qu'il lui avait, durant toutes ces années, d'abord et avant tout écrit à elle. C'était maintenant à son tour d'épier son père, de le regarder mettre l'eau à bouillir pour faire du café, surtout par habitude ou peut-être simplement pour occuper ses mains et son esprit. Il attendait le moment où son père lui demanderait s'il désirait

conserver quelque chose de sa mère, un bijou, un souvenir ; mais son père ne disait rien, assis à un bout de la table de cuisine, le regard posé sur son fils assis à l'autre bout. Comme autrefois, il a eu l'impression que son père attendait aussi quelque chose de lui. Puis, après un moment, son père lui a demandé s'il allait bientôt repartir, s'il allait continuer à lui envoyer des cartes.